



Isaac bénissant Jacob, de Govert Flinck (1638)

Toledot: créer ou subir l'histoire

Par Floriane Chinsky

Texte du cours visible sur

<http://www.akadem.org/sommaire/paracha/5772/paracha>

Transcription: Eve Klein

Certainement, en matière d'éthique vis-à-vis de l'autre, une des bases de notre tradition est : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse ; le reste, ce sont des commentaires. Va et étudie. » Mais en matière de responsabilité personnelle - de la responsabilité que l'on a vis-à-vis de nous-mêmes - et aussi en matière de responsabilité que l'on a vis-à-vis de l'histoire, il y a un autre principe très important, celui du respect de la vie ; et dans notre tradition, on ne s'arrête pas aux grands principes généraux. De telle sorte que le respect de la vie, c'est le respect de chacune des minutes et des secondes de nos vies. Comme on dit dans le Chema Israël à propos des tsitsiot : « Vous les verrez et vous souviendrez de tous mes commandements, et vous n'errerez pas derrière vos cœurs et derrière vos yeux », comme un encouragement à prendre conscience de l'impact de chacun de nos actes.

Notre paracha s'appelle Toldot. Toldot signifie « les engendremens », « les générations », « l'histoire ». Elle signifie les questions de causalité et d'enchaînement dans nos vies, dans notre vie individuelle ; et dans notre vie en tant que peuple : quel événement amène quel autre événement ? quel type de parentalité amène quel type de fraternité ? Nous avons déjà vu la relation entre Avraham et Sarah, et nous passons à la relation entre Yits'haq et Rivqa (Isaac et Rébecca) et leurs enfants Jacob et Esaü. Toldot : les engendremens, l'histoire, notre responsabilité vis-à-vis de l'histoire, et notre attitude, soit de prise en main, soit de passivité : est-ce qu'on subit l'histoire, ou est-ce qu'on la crée ? C'est une question extrêmement vaste, sensible et importante, pour chacun d'entre nous.

La souffrance de Rébecca : un questionnement existentiel

Parfois, les choses peuvent sembler très simples. Notre paracha se termine avec la bénédiction d'Isaac à Jacob, et comme sur l'image que vous voyez [« Isaac bénissant Jacob », par Govert Flinck, 1639], tout peut sembler très simple : un vieil homme aveuglé, un jeune homme qui ne comprend rien, une femme qui se tient derrière, qui surveille, et qui décide comment elle souhaite que l'histoire se passe.

Les choses peuvent sembler très simples, comme sur cette image, ou comme, tout au début de notre paracha, sur ce commentaire de Rachi : nous nous souvenons que Rébecca est enceinte, et elle souffre, il y a des mouvements dans son ventre, elle ne comprend pas ce qui se passe à l'intérieur d'elle-même ; elle ne comprend pas les événements physiques, la réalité de ce qui se produit entre ces jumeaux dont elle ignore pour l'instant l'existence en tant que deux enfants. Et, probablement - et c'est une direction que l'on va suivre également - elle ne comprend pas les mouvements qui se font en elle dans cette chose que va être la naissance de ces enfants, qui va écrire l'histoire d'Israël.

Le texte nous dit (Gen.25:22) : « Vayitrotsetsou habanim beqkirbah, vatomer : im-ken,

lama zé anokhi, vatélekh lidroch et-Adonay » - « Comme les enfants s'entrepoussaient dans son sein, elle dit : si cela est ainsi, à quoi suis-je destinée, et elle alla consulter le Seigneur. » Rachi nous dit : « Lama zé anokhi (à quoi suis-je destinée - ou plutôt : à quoi bon mon existence') - im ken gadol tsaar aybo lama zé anokhi mit'avar mitpalélet al hay hayom. » « S'il en est ainsi, si telle est la souffrance de l'enfantement, à quoi suis-je destinée, à quoi bon avoir tellement souhaité et désiré cette grossesse ? ». La souffrance est trop grande, Rébecca souffre, peut-être est-ce aussi simple que ça.

Comme on pourrait aussi s'imaginer que l'élection d'Israël est quelque chose de très simple : Israël, le peuple élu, choisi par l'Eternel, seul peuple élu, uniquement pour notre bonheur. On sait que les choses sont beaucoup plus complexes.

De la même façon, les choses pourraient sembler simples, comme si on se réfère à cette première matriarche, Sarah, dont le rire, dans des circonstances parallèles où elle-même attendait (espérait) une grossesse, le rire au moment où cette grossesse lui est annoncée, ce rire est critiqué comme un doute en l'Eternel. Les choses pourraient être aussi simples, on pourrait s'imaginer aussi de façon très simple que j'ai raison, que mon interprétation est bonne, que la façon dont je mène tel ou tel projet est la seule qui soit valable.

Mais telle n'est pas la voix [voie ?] du judaïsme. Notre tradition nous enseigne que la réalité est beaucoup plus complexe. Et elle nous l'enseigne en particulier dans notre paracha à travers cette question tellement poignante que pose Rivqa et sur laquelle je souhaite revenir.

« Im-ken, lama zé anokhi » : s'il en est ainsi, à quoi suis-je destinée, à quoi bon vivre, lama zé anokhi, pourquoi ma propre existence, à quoi sert-elle ? Cette interrogation n'est pas la première dans la Tora, et le « lama zé » revient à plusieurs reprises. Nous évoquons Sarah notre mère, dont Rivqa est l'héritière, et il est intéressant de comparer Sarah et Rivqa.

Dans le chap.18 de la Genèse, il y a deux semaines, nous pouvons lire [paracha Vayéra, Gen.18:13] : « Vayomer Anoday el-Avraham : lama zé tsa'haqa Sarah lémor : haaf oumnan éled, vaani zaqanti. », « L'Eternel dit à Avraham : pour quelle raison (quelle est la raison fondamentale pour laquelle) Sarah a ri en disant : comment puis-je moi-même donner la vie et enfanter (éled, de la même racine que notre paracha Toldot), alors que je suis vieille ». Nous avons deux matriarches, Sarah et Rébecca, à propos desquelles la même formule est employée : lama zé. Mais il y a une différence : alors que Rébecca s'interroge elle-même sur la raison de son existence suite à cette grossesse tellement difficile, Sarah ne s'interroge pas, elle est interrogée, appelée. Ce sont en réalité les envoyés de l'Eternel qui interrogent son mari sur ses sentiments, en disant : comment se fait-il qu'elle rie ? Et cela soulève un autre différence très importante : le fait que Sarah a un recul sur l'expérience qu'elle est entrain de vivre ; car c'est ça, le rire, c'est de se dire : il y a une chose qui est en train d'arriver et je ne sais pas où ça m'amène ; peut-être est-ce un rire d'espoir, peut-être un rire de doute, mais c'est un rire qui met une certaine distanciation avec la réalité. D'un autre côté, Rébecca, elle, est entièrement immergée dans sa question : c'est elle-même qui la pose, et elle montre en cela son caractère actif et sa capacité de décision, mais c'est une question existentielle qu'elle tourne vers elle-même « pourquoi suis-je ici ? quel est le sens de mon existence ? » On voit ici que la question de la maternité, de la léda, de la naissance, de toldot, des engendremets, est un grand bouleversement pour ces deux matriarches.

Mais la question de ce « lama zé » ne s'arrête pas ici, et nous allons survoler rapidement les autres moments où cette expression est utilisée dans la Tora. Puisque le prochain qui va l'employer, de façon très intéressante, c'est Esaü (Esav), qui dira, encore dans notre paracha (25:32) : « Vayomer Esav : hiné anokhi holekh lamout, velama-zé li bekhora », « Et voilà, moi je suis sur le point de mourir, alors, à quoi bon pour moi (la bénédiction, ou plutôt) le droit d'aînesse. »

Et nous continuons, de façon très intéressante, on est déjà dans la paracha suivante [non : deux parachot plus loin] et nous suivons Yaaqov, à propos duquel la question sera posée,

non par lui-même, mais par cette personnalité extraordinaire qu'est l'ange - ou l'envoyé, ou la personne - avec lequel il va se battre la semaine prochaine. [paracha Vayichla'h, Gen.32:30 :] « Vayich'al Yaaqov vayomer : haguïda-na chemékha ; vayomer : lama zé tich'al lichmi, vayvarekh oto cham », « Et Jacob demanda et dit : dis-moi s'il-te-plaît quel est ton nom (Jacob veut savoir avec quelle entité, avec quelle force, avec quelle question il s'est battu, mais l'ange se dérobe et) ; il lui dit : pourquoi donc (en utilisant toujours cette expression existentielle, pour quelle raison fondamentale) voudrais-tu connaître mon nom (comme si la raison des choses allait encore s'échapper avec le nom de l'ange ou de l'envoyé qui ne sera pas donné. Mais néanmoins, c'est seulement à la conclusion de la paracha de la semaine prochaine, à travers cette phrase, que Jacob recevra une deuxième bénédiction, et c'est ce que nous venons de lire), et il le bénit à cet endroit-là. » C'est là que Jacob recevra le nom d'Israël.

Nous allons continuer rapidement avec un « lama zé » qui se rapporte à la question de Jacob à Esaü : au nom de quoi, pour quelle raison existentielle est-ce que tu me pardonnerais [Gen.33 :15 « lama zé emtsa-'hen beéné adoni »] ?

Avec la question existentielle de Moïse à l'Eternel [Ex.5:22] : « lama zé chela'htani » pour quelle raison, si tout est sur le point de s'écrouler, si la délivrance et la sortie d'Égypte est si compliquée, pour quelle raison m'as-tu envoyé ?

Et le parallèle toujours intéressant du peuple, qui se retourne cette fois-ci contre Moïse et lui dit : « lama zé héélitanou miMitsrayim » - « pour quelle raison nous as-tu fait sortir de l'Égypte ? ». Question qui est posée à deux reprises [Ex.17:3 et Nbr.11:20], avant que Moïse ne se tourne à nouveau vers le peuple et lui dise « lama zé atem ovrïm et-pi Adonay» [Nbr.14:41] « pour quelle raison est-ce que vous vous opposez maintenant à l'Eternel ? »

Nous voyons donc que Moïse, le peuple d'Israël, Jacob, l'envoyé contre lequel Jacob s'est battu, et Esaü, se posent la même question que celle que les anges ont posée à propos de Sarah, et que Rébecca tourne vers elle-même. C'est une question très profonde, et on voit que les choses ne sont pas aussi simples que ce qu'il aurait pu sembler en apparence.

Une question très profonde qui nous mène même à cet article de Ari Elon (chercheur du centre Shalom Artmann à Jérusalem), et qui compare la question de Rébecca à celle de Job, qui dit par exemple à un moment de ses souffrances [Job 10:19] : « caachèr lo-hayiti éhyé » - « je serais comme si je n'avais jamais existé ». Qu'est-ce qui perturbe Rébecca à ce point ? Ce n'est certainement pas la souffrance, et différents commentateurs le soulignent, ce n'est certainement pas la pure souffrance physique, mais quelque chose de beaucoup plus important.

Deux tendances qui coexistent en chacun : une réconciliation qui se poursuit

Quelle est cette lutte qui se produit à l'intérieur de Rébecca ?

Elle est tellement importante que Rébecca va prendre cette initiative extraordinaire qui est d'aller elle-même interroger la volonté divine. Il y aura des commentaires sur la façon dont elle va poser cette interrogation, mais le texte nous dit : alors que pour Sarah, les anges sont venus interroger Abraham pour porter la conscience de Sarah, ici, c'est Rébecca elle-même qui s'interroge, après avoir fait le tour de ses voisines et des femmes qu'elle connaissait pour demander si cette émotion et cette difficulté sont normales, elle n'a pas trouvé de réponse. Et « vatélekh lidroch et-Hachem » elle alla interroger l'Eternel. Et il lui répondit (Gen.25:23) : « Vayomer Hachem lah (l'Eternel lui dit) : chné goyim bevitnekh (deux peuples sont dans ton ventre) ouchné leoumim mimé'ayikh yiparédou (et deux nations sortiront, se sépareront, de l'intérieur de toi) ouleom mileom yéémats, verav ya'avod tsa'ir (et un peuple sera plus puissant que l'autre, et l'aîné obéira au plus jeune). » Deux tendances coexistent en Rébecca, et le Midrach Rabba nous enseigne [sur Gen.25:22] : « Vayitrotsetsou habanim bekirbah - Rabbi Yo'hanan amar : zé rats laharog et-zé, vezé rats laharog et-zé » [« Les fils s'entrepoussaient dans son sein - Rabbi Yohanan dit : l'un court pour tuer l'autre, et l'autre court pour tuer l'un. »] Ces deux tendances sont en elle, ces deux

potentialités sont en lutte et risquent de se détruire mutuellement. C'est ce que craindra Rébecca aussi à la fin de la paracha, en craignant de perdre ses deux enfants si Esaü en venait à détruire Jacob, ces deux potentiels seraient anéantis en même temps.

Lorsqu'on parle de ces deux fils, je pense toujours à ce livre que j'aime beaucoup de Bruno Bettelheim, qu'on appelle en français « Psychanalyse des contes de fées », mais qu'on appelle en anglais « The use of enchantment » « L'usage des enchantements », l'usage des histoires, à quoi servent, que nous apprennent les différentes histoires qui ont traversé les époques ? Et il évoque en particulier le thème des deux frères avec, pour motif central, les frères jumeaux :

« Le thème des deux frères constitue le sujet principal du plus ancien des contes qui a été découvert dans un papyrus égyptien de 1250 av.JC. Puis, pendant plus de 3000 ans, il a souvent changé de forme : un chercheur a pu dénombrer 770 versions différentes, mais il est probable qu'il y en a eu davantage.

La question qui agite Rébecca, ces deux potentialités qui existent ensemble font référence à qqch qui habite l'humanité depuis des millénaires. Et il continue :

Les histoires qui reposent sur le thème des deux frères ajoutent à ce dialogue intérieur (entre le ça, le moi et le surmoi)

une autre dichotomie : la tendance à l'indépendance et à l'affirmation de soi, et son contraire, la tendance à rester en toute sécurité à la maison, attaché à ses parents. »

Quand je dis ces mots, je pense évidemment à Jacob et Esaü : Jacob, yochev ohalim, qui s'installe dans les tentes, et Esaü, qui court les forêts.

Mais je pense aussi à leurs parents : à Rébecca, qui a quitté son pays, sa patrie, la maison de son père, comme Abraham l'avait fait, mais contrairement à Abraham, elle a tout quitté sans emmener sa femme et ses servantes, elle a tout quitté pour rejoindre la destinée Abraham et de sa famille, et elle est une femme qui prend des décisions et qui sort à l'extérieur

Et je pense en parallèle à Isaac, qu'elle a épousé, et qui, de façon très intéressante représente la tendance inverse, puisqu'Isaac est un homme qui a suivi son père, au point d'être prêt à l'accompagner jusqu'à se sacrifier, se laisser lui-même tuer. Bien sûr, ça ne s'est pas produit, bien sûr, on émet des doutes sur la réalité de cette demande divine et sur sa signification profonde ; néanmoins, on lit dans la Tora, que Isaac s'est retrouvé ligoté, sur l'autel, avec son père qui avait peut-être l'intention - ou peut-être pas - qui avait le geste prêt à mettre fin à ses jours.

On a ici une personne, Isaac, qui est dans l'obéissance, dans la cohésion avec son père, (« vayélekhon chnéhem yakhdav » et ils marchèrent tous les deux ensemble), et une personne, [Rébecca,] qui est dans la rupture d'avec ses parents, mais de façon amusante, car en étant en rupture avec ses parents elle est dans la ligne Abraham puisqu'il était lui-même en rupture d'avec ses parents et a fait tout ce chemin. Et donc on a d'une part la tendance à l'indépendance et à l'affirmation de soi, et d'autre part son contraire, la tendance à rester en toute sécurité à la maison, attaché à ses parents.

« Depuis leurs versions les plus anciennes, ces histoires soulignent que ces deux tendances résident en chacun de nous et qu'il est impossible de survivre si l'une d'elles vient à manquer : le désir de rester attaché au passé et celui de tendre vers un nouvel avenir. »

Et quand je lis ces mots, je pense à notre tradition qui est tellement ancrée dans l'avenir, pardon, dans le passé, et tellement tournée vers l'avenir ; et je vais m'attarder juste sur ce lapsus car quand c'est Yom Tov et qu'on dit Yaalé veyavo [dans la Amida] , on dit « zikhron machia'h ben David avdekha » (« le souvenir du sauveur fils de David ton serviteur »). Or, dans notre tradition, le sauveur, qui symbolise pour nous l'arrivée de la paix universelle, pour nous, il n'est pas arrivé ; alors, comment s'en souvenir ? C'est parce qu'on est capable de se souvenir du passé, parce qu'on tend vers un but et que notre passé et notre avenir sont liés. Je poursuis dans Bruno Bettelheim :

« On ne peut réussir son existence qu'en intégrant ces deux tendances contraires.

Je poursuis :

Sous cette forme, le conte est essentiellement destiné à nous mettre en garde : il nous prévient que nous devons nous libérer de nos attaches œdipiennes, et nous apprend que la meilleure façon d'y parvenir est de se ménager une existence indépendante loin de la maison familiale.

C'est ce qu'à la suite de notre histoire, juste pour la paracha à venir, Jacob va devoir réaliser.

La rivalité fraternelle est, elle aussi, présentée dans ce conte comme un mobile puissant : la première réaction de l'aîné est de tuer son frère par jalousie.

C'est la réaction que craint Rébecca et la raison pour laquelle elle enverra Jacob au loin, en tous cas la raison qu'elle allègue auprès de son fils.

La meilleure partie de sa nature lutte contre ses bas instincts et finit par l'emporter. La réaction de l'aîné pour tuer le cadet va devoir être dépassée. »

D'après Bruno Bettelheim, on peut penser que Jacob et Esaü sont tous les deux nécessaires à la poursuite de l'histoire, et on comprend les craintes de Rébecca quand elle découvre soudainement que ces deux tendances existent en elle et qu'elle ignore quels équilibres vont se créer, et comment les deux vont réussir à se grandir mutuellement et non pas à se mettre à mort mutuellement.

Alors c'est ce que nous dit Bruno Bettelheim, mais c'est aussi, de façon très intéressante, ce que nous dit le Talmud : « Vayomer Hachem lah (l'Eternel lui dit) chné goyim bevitnekh (il y a deux peuples en ton sein) » c'est ce qu'on vient de lire dans Beréchet. « Amar Rav Yehouda, amar Rav (rabbi Yehouda a dit au nom de Rav) : al tiqri goyim éla guéyim (ne lis pas 'des peuples', mais lis 'des personnes fières, imposantes, de valeur'), zé Antoninus veRabbi (il s'agit d'Antonin et de Rabbi [dont la table était garnie des meilleurs mets imaginables et qui représentaient une fraternité et une discussion, Antonin étant un descendant d'Esaü, et Rabbi un descendant de Jacob]). »

A la fin de l'histoire, au moment d'enterrer leur père, au moment des retrouvailles, un peu plus loin dans la Tora, on peut penser que Jacob et Esaü se sont réconciliés et on l'espère ; mais ce que nous dit le Talmud, c'est qu'au fil de l'histoire, cette réconciliation non achevée va se poursuivre et qu'il faut absolument que ces deux tendances coexistent.

Bonheur du quotidien ou risque de l'aventure: le choix impossible d'Isaac

On a vu que les choses semblent parfois très simples.

Gen.25:28 :« Vayééhav Yits'haq et-Esav ki-tsayid befiv, veRivqa ohévet et-Yaaqov » - « Et Isaac aime Esaü car il y a du gibier dans sa bouche (car il le nourrissait de bonnes choses), et Rébecca aime Jacob. » Une vision simpliste peut laisser penser qu'il y a de nouveau une guerre entre les parents qui va déchirer les enfants, et il y a peut-être un petit peu de ça, mais nous avons souligné le rapport très étroit qui lie Rébecca à ses deux enfants, puisqu'elle aime Esaü et elle aime Jacob et qu'elle préfère Jacob, qu'elle « aime Jacob » d'après le texte. Néanmoins, elle connaît les tendances d'Esaü car elle aussi a connu sa famille et ses antécédents qu'elle a voulu quitter. Rébecca est un personnage complexe qui a vécu dans plusieurs mondes, qui connaît le monde de son frère Laban, qui connaît le monde extérieur parfois très difficile, violent et roublard, et elle est une personne qui a choisi Isaac.

Isaac, de son côté, est toujours resté à l'intérieur, et il aime Esaü, il aime cette capacité vis-à-vis de l'extérieur à se propulser, à communiquer avec le monde.

Est-ce que Rébecca se pose des questions existentielles juste parce qu'elle souffre ? Est-ce que Isaac préfère Esaü juste parce qu'il le nourrit ? Ce serait vraiment réduire la capacité et la profondeur de nos patriarches et de nos matriarches. Il y a un choix complexe, un choix éthique, une décision à prendre vis-à-vis de l'avenir : est-ce qu'on veut être un peuple qui s'assied dans les tentes, ou un peuple qui conquiert l'extérieur et qui chasse ? Et quel choix va être le meilleur pour nous, et quel choix accomplit notre destinée ? C'est une question très profonde, puisque le destin du peuple juif n'a pas été - et n'a pas de raison de devenir -

un destin, ou un chemin, facile. Et on peut donner à Isaac ce crédit, lui qui a souffert et qui a craint pour sa vie, qui a vu sa mort en face sous le couteau de son père, on peut lui donner ce crédit d'avoir voulu protéger ses enfants, d'avoir voulu leur proposer quelque chose de bon à manger : soyez Esaü, régalez-vous tranquillement !

Et ici, c'est Rébecca, qui connaît les deux mondes, et qui va modifier la donne. Isaac pense que Jacob ne saura pas se défendre, Rébecca prouve qu'avec son aide il sera capable de conquérir lui-même la bénédiction.

Sur l'image que nous avons vue au début, Isaac ne comprend rien, et Rébecca est derrière, et elle a tout manigancé. Néanmoins, quand on reprend le texte, on se met à douter qu'Isaac ait une vision aussi simple et aussi naïve de la réalité. Gen.27:18 : « Vayavo el-aviv vayomer : avi ; vayomer : hinéni, mi ata beni. » - « Il (Jacob) alla trouver son père et lui dit : mon père, et il lui répondit : je suis là, qui es-tu mon fils ? » Isaac, qui dans un instant va comparer la voix d'Esaü à celle de Jacob, a déjà entendu son fils dire « mon père », peut-être l'a-t-il déjà reconnu. [Au v..19 :] « Vayomer Ya'aqov el-aviv : anokhi Esav bekhorekha (Jacob dit à son père : je suis Esaü, ton fils aîné) » et Isaac s'interroge (v.20) : « Vayomer Yits'haq el-beno : ma-zé miharta limtso beni » « [Isaac dit à son fils :] Comme tu as trouvé rapidement, mon fils », c'est étrange, d'habitude ça ne se passe pas aussi rapidement, une chasse demande plus de temps... On pourrait relire tout ce passage et se demander si Isaac est réellement dupe de ce qui s'est passé, ou si Isaac a un problème de choix entre la difficulté de la vie qu'attend un Jacob, un homme des tentes, qui va devoir difficilement se confronter au monde extérieur par l'intermédiaire de sa vie chez son oncle Laban, entre ce choix-là et le choix de la simplicité et du bonheur qu'est celui de Esaü.

Alors on a vu que Rébecca est un personnage complexe, on voit que peut-être, à ce moment, Isaac devient un personnage complexe. Et j'ai apporté pour illustrer cette perception, ce texte magnifique d'Edmond Fleg, qui s'appelle « La vision d'Isaac », tiré de son recueil de poèmes « Ecoute Israël ». Dans ce poème, Isaac se retrouve à la fin de ses jours, et vous allez voir qu'il est dans le choix à nouveau entre un destin de calme et de bonheur simples, et un destin de responsabilité et d'action.

« Isaac bénit Jacob, ses fils, et leur semence Puis se tourna vers le mur en silence Et faible, sur sa couche, aveugle et sourd Ayant connu pour Dieu des mots [maux ?] très lourds Il attendit la mort, rassasié de jours. Or, l'ange d'Elohim vient à l'heure dernière Toucher sa tempe et sa paupière Et, rendu un instant à ses forces premières, Son âme retrouve les sons et la lumière. Le mur s'entrouvrit, plein d'esprit et de cris, Et le père mourant vit tous ceux de sa race Dispersés et meurtris dans le temps et l'espace.

(Et voilà ce qu'Isaac entend, il entend ses enfants, au fil des générations, lui parler.)

Isaac, Isaac, pourquoi nous as-tu mis au monde ? Nous allons sans abri, nous n'avons point de part à la terre féconde, Et sur le sol natal, nous sommes des proscrits Le faible nous insulte, le poltron nous brave L'enfant siffle contre nous, et nous avons pris des âmes d'esclaves A force d'user nos genoux.

Cette interrogation, qui est la même que celle de Rébecca : pourquoi nous as-tu mis au monde ? si telle est la lutte entre mes fils, à quoi bon être enceinte ? Et il continue, les enfants, « nous » :

Et nous levons au ciel nos mains épouvantées Sans qu'une main d'en haut vienne nous secourir Et sans vivre les joies que d'autres ont chantées Nous tombons au sépulcre avant que de mourir.

Et là, Isaac, qui a toujours été un bon élève, se tourne vers Dieu - ainsi le présente Edmond Fleg - et lui dit :

Tu leur avais promis, Seigneur, après ma mort, Un pays de palmiers où coule l'huile d'or L'ont-ils déjà perdu, le cherchent-ils encore Comme ils ont dû pécher pour mériter leur sort Lorsqu'au mont Moriah, victime volontaire, Sous l'angoisse plié, j'offrais ma gorge au couteau de mon père, Par ton ange, Elohim, mon corps fut délié. Mais regarde mes

fils : à quoi bon ta clémence, Il faut que mon supplice après moi recommence.

(Il fallait choisir Esaü ! Et Dieu se tourne vers Isaac :)

Alors Dieu dit au moribond : Isaac Si pour tes fils ta douleur le demande Je puis, t'épargnant l'épreuve trop grande, Choisir une autre chair pour y marquer mon nom Et tes enfants seront ce que les heureux sont : Ils posséderont un coin de la terre Et d'autres marcheront exilés au soleil Ils se rassasieront au froment salubre Et d'autres souffriront le jeûne sans sommeil, Ils ne seront point mangés par l'épée D'autres nourriront la flamme et le fer Ils auront l'âme claire au feu d'orgueil trempé D'autres paraîtront vils à l'univers, Ils ne connaîtront rien des tristesses profondes Qui les pouvaient rendre immortels Mais d'autres feront sonner au monde Le cri de l'Eternel. Ainsi tonnait dans l'étendue la parole du Dieu fort Mais montrant ses fils de sa main tendue Isaac supplia dans sa mort : Elohim, Elohim, ne change pas leur sort Qu'ils vivent s'il le faut condamnés au servage Qu'ils errent en sanglots par les lieux et les âges Mais qu'ils te louent, Dieu juste, et qu'ils voient ton visage. Et Dieu ferma les yeux du père des souffrants Et Jacob mit ses os dans sa tombe en pleurant. »

Cette mise en scène de la mort d'Isaac montre qu'Edmond Fleg a eu cette sensibilité de penser que Isaac a rejoint Rébecca en choisissant Jacob, en choisissant un chemin plus difficile. En choisissant celui qui devrait plus tard se battre avec l'ange pour acquérir son nom, pour devenir Israël, mais qui a choisi d'être un créateur de son histoire et non pas seulement de la subir, et de maîtriser ses craintes et ses difficultés pour proposer un autre modèle à l'humanité, ce qui n'est pas une chose facile, mais qui est une chose à laquelle nous ne renoncerions pour rien au monde.

De la même façon, je rappellerai cette parole du Talmud qui cite les Psaumes et qui dit : « rav chalom banayikh » - « grande est la paix de tes enfants », comme on souhaite que grande soit la paix des enfants d'Esaü et des enfants de Jacob, du peuple juif et des autres peuples. Rav chalom banayikh, Rivqa, que grande soit la paix de tes enfants, Rébecca . Mais le Talmud à nouveau change, en écrivant : « al tiqri banayikh, éla bonayikh » - « ne lis pas 'tes enfants', mais 'tes constructeurs' ». Le choix de Rébecca, et peut-être aussi le choix d'Isaac, ce choix d'une destinée peut-être difficile, mais où la liberté existe et où la quête de la liberté dépasse tout, consiste à dire : nous ne sommes pas que les enfants de notre tradition, nous sommes également ses constructeurs.

Toldot, les engendremens, l'histoire, les naissances, ce que nous recevons, ce que nous transmettons, ce que nous prenons du passé pour le donner à l'avenir, avec toutes ses [ces ?] possibilités qui s'ouvrent, toutes ses difficultés aussi, et toute cette tradition qui nous entoure et qui nous nourrit de la même façon que Rébecca, j'espère, a fait goûter de son excellent ragoût à Jacob avant qu'il parte en voyage, avec ses bons plats de chabbat, ses belles fêtes et ses chants et ses rassemblements à la synagogue pour qu'on trouve en nous la force d'être non seulement actifs et courageux, mais aussi heureux et bien, et comme des poissons dans l'eau dans notre tradition.